

## EXTRAIT

DE LA

## BIOGRAPHIE

## MÉDICALE.

PRINGLE (JEAN), chevalier-baronnet, naquit à Stikel-House, comté de Roxburg, dans le nord de l'Angleterre, le 10 août 1707. Peu d'hommes ont eu le bonheur de fournir une carrière aussi honorée, et de faire autant de bien à leurs semblables. Haller, qui lui dédia le premier volume de sa Bibliothèque de médecine pratique, comme un témoignage de sa vénération, l'appelle, dans un autre de ses écrits : *vir illustris de omnibus bene meritus*.

Issu d'une famille distinguée par ses titres et bien plus encore par la considération publique, préparé par une éducation soignée et surtout la culture des belles-lettres grecques et latines, Pringle alla à Leyde étudier la physique générale et expérimentale sous S'Gravesande, l'anatomie sous Albinus le père, la médecine sous Boerhaave, et se lia d'amitié avec plusieurs des disciples les plus distingués de cette célèbre école, entr'autres Van Swieten.

Pringle, après avoir été reçu docteur en 1730, se rendit à Edimbourg dans l'intention de pratiquer la médecine, et il y fut nommé professeur adjoint de pneumatique (*pneumatics*) et de philosophie morale. Il faut entendre ici par pneumatique, la métaphysique. Porté par la nature de son esprit à la recherche des faits par la voie de l'observation et des expériences, Pringle recommandait à ses auditeurs de méditer le *novum organum* de Bacon, et bornait ses instructions métaphysiques aux questions de l'immatérialité et de l'immortalité de l'âme; quant à la morale, il prenait pour texte de ses leçons l'ouvrage de Puffendorf : *De officio hominis et civis*.

En 1742, Pringle devint médecin ordinaire d'armée, fut

promu rapidement au grade de médecin en chef d'hôpitaux, et enfin à celui de premier médecin des armées britanniques.

Il servit en Flandre et en Allemagne jusqu'en 1745, et depuis 1746 jusqu'en 1749 en Angleterre et en Ecosse. Pringle courut des dangers à la bataille de Dettingen, où il était en carrosse au lieu d'être à cheval ; mais il montra dans cette circonstance un sang froid qui plut aux troupes. Il se fit encore plus d'honneur en provoquant et obtenant du lord comte de Stairs et du maréchal duc de Noailles une convention d'après laquelle les hôpitaux librement établis sur les points les plus convenables furent considérés comme neutres et respectés par les combattans des diverses nations.

Pringle s'était procuré des topographies très-détaillées ; ce travail qui avait pour but de déterminer les précautions à prendre pour prévenir les maladies, le mit à même de répandre des instructions pour toutes les positions où l'armée pouvait se trouver.

La maladie que Pringle avait le plus à redouter en Flandre et pendant l'automne était la dysenterie, tantôt aiguë et plus souvent encore d'une longue durée. Ce fut contre cet ennemi qu'il dirigea tous ses efforts. D'abord il reconnut que Sydenham avait fait le portrait le plus fidèle de cette cruelle et dangereuse maladie ; cependant il ne put adopter, dans leur entier, les idées du premier des praticiens anglais. Suivant celui-ci, la dysenterie offre un grand nombre d'espèces et de variétés, qui toutes exigent un traitement différent. Pringle affirme, au contraire, que toutes les dysenteries fort nombreuses qu'il a vues à l'armée étaient de la même nature. Cette observation est corroborée par d'autres observations très-multipliées faites sur différens points de l'Allemagne, à Minorque et dans les Indes occidentales ; en conséquence le traitement, pour lui, a dû être le même. Pringle a judicieusement observé, ce que n'avait point fait Sydenham, que la dysenterie est fort souvent contagieuse, et en partant de cette importante donnée, il a indiqué les précautions à prendre et les mesures qu'il convient d'adopter pour s'opposer à la propagation de cette maladie.

En 1749, Pringle vint habiter Londres avec le titre de médecin de S. A. R. le duc de Cumberland, général plus heureux à la bataille de Dettingen qu'à celles de Fontenoy, de Lawfeld et d'Artenbeck.

Pringle publia, en 1752, la première édition de son *Traité des maladies des armées*, qui fit beaucoup de sensation, et fut également bien accueilli dans le monde savant et dans l'armée. La Société royale de Londres lui décerna, dans la même année, un prix pour ses belles expériences sur les antiseptiques.

Un peu avant, en 1750, Pringle avait adressé à Mead et

publié une lettre fort remarquable sur la fièvre des prisons (*goal fever*), maladie fort dangereuse qui avait déjà fixé, en Angleterre, l'attention publique, lorsqu'elle se développa en 1577 aux assises d'Oxford, et qui venait de reparaitre aux sessions de l'*Old Bayley*. On attribue justement cette maladie, qui est contagieuse, à l'entassement des hommes sains, à plus forte raison à celui d'hommes mal nourris, mal vêtus, respirant un air corrompu, en proie à des passions tristes, affaiblis par toutes ces causes, et attaqués souvent encore par des affections morbides. Pringle donna une histoire fort exacte de l'invasion de 1750, et rappela, à cette occasion, ses propres observations dans les armées, et celles que l'habile praticien Huxham avait faites à Plimouth sur les prisonniers de guerre français.

Les compatriotes de Pringle profitèrent les premiers de ses préceptes. Le général Melville, gouverneur des îles anglaises de l'Amérique, leur dut la conservation des troupes sous ses ordres, par l'attention qu'il eut de les faire stationner sur des terrains secs et supérieurs aux exhalaisons humides, et en plaçant de même ses hôpitaux sur des lieux hauts et bien aérés.

Pringle, ayant définitivement quitté le service militaire en 1758, s'établit à Londres, et se fit agréger, comme licencié, au collège des médecins de cette capitale.

A l'accession de Georges III au trône, en 1761, Pringle fut nommé médecin de la maison de la reine, et, en 1763, médecin extraordinaire, puis ordinaire de S. M. Il devint, dans la même année, membre de l'Académie des sciences de Harlem, membre ordinaire du Collège des médecins de Londres, associé de la Société royale des sciences de Göttingue, et enfin le roi lui conféra le titre de son premier médecin, avec celui de baronnet, qui était déjà héréditaire dans la branche aînée de sa famille. En 1768, Pringle fut aussi nommé médecin de la princesse douairière de Galles. Il pratiqua alors, et réussit beaucoup dans le grand monde, où il ne trouva pas toujours dans les maladies l'uniformité, et dans les malades l'espèce de subordination qui facilitent les succès dans le traitement des militaires.

Entré dans la Société royale de Londres depuis 1745, Pringle devint membre du conseil que l'on pourrait appeler dirigeant, y siégea en 1753, 1765, 1770, 1772, et fut, vers la fin de cette année, nommé à la présidence, place constamment remplie par des hommes de la plus haute considération.

Pringle se signala d'une manière éclatante dans cette magistrature littéraire par six discours sur divers travaux auxquels la Société royale avait adjugé la médaille d'or, prix fondé par sir Godéfrey Copley pour encourager le perfectionnement des sciences. Le premier de ces discours, prononcé le 30 no-

vembre 1773, a pour objet les observations de Priestley sur les différentes espèces d'air (*Observations on different kinds of air*), rendues publiques en 1772. Le second discours, prononcé le 30 novembre 1774, roule sur les recherches faites par Walsh sur la torpille (*On the torpedo*) et sur ses propriétés électriques. Le troisième discours, prononcé le 30 novembre 1775, traite de l'attraction des montagnes (*On the attraction of mountains*), objet sur lequel Nevil Maskeline avait remporté le prix. Le quatrième discours, prononcé le 30 novembre 1776, expose avec de grands détails les perfectionnemens dus au capitaine Cook pour la conservation des marins (*Upon some late improvements of the means for preserving the health of mariners*). Le cinquième discours, prononcé le 30 novembre 1777, est une exposition de l'invention du télescope à réflexion et de ses perfectionnemens par Bradley (*On the telescope*). Enfin le dernier discours, prononcé le 30 novembre 1778, a pour objet plusieurs questions théoriques d'artillerie et des expériences par Charles Hutton (*On the theory of gunnery, the force of fired gun-powder and the initial velocity of canon balls determined by experiments*). Dans des matières si variées de mathématiques, de physique et de chimie simples ou appliquées, Pringle fut toujours à la hauteur du sujet, et le domina souvent; ainsi les travaux du grand navigateur sur l'hygiène navale ne furent jamais plus justement appréciés que par le premier médecin militaire du siècle où ils vécurent tous les deux.

La Société royale se trouvait alors divisée d'opinions, comme la nation elle-même, relativement à la guerre de l'indépendance. Pringle, qui formait des vœux pour l'émancipation des Américains, et qui était l'ami de Jefferson, d'Adams et de Franklin, essuya des contrariétés à la suite desquelles il donna et fit accepter sa démission de la présidence, dans les derniers jours de 1778. Il assistait cependant toujours régulièrement aux séances, et continuait à recevoir chez lui un cercle d'amis et les savans voyageurs de tous les pays, qu'il accueillait dans tous les temps avec autant d'empressement que d'urbanité.

Pringle appartenait aux plus célèbres corporations savantes de l'Europe, et considérait ces affiliations comme un hommage rendu à la place de président de la Société royale plutôt qu'à sa personne.

La santé de Pringle s'étant délabrée, il partit pour Edimbourg, dans l'intention de s'y fixer. Il y avait passé sa jeunesse, mais il n'en retrouva plus les compagnons. Il regretta d'avoir vendu sa maison à Londres et d'en avoir acquis une à Edimbourg, où il ne séjourna guère plus d'un an. En partant il chargea le docteur Hope de remettre au Collège royal des méde-

cins une collection de dix volumes manuscrits, contenant ses observations sur la physique et la médecine, aux conditions suivantes : 1°. qu'ils ne seraient pas publiés, parce qu'il ne les croyait pas en état de voir le jour ; 2°. qu'ils ne sortiraient jamais de la bibliothèque, sous quelque prétexte que ce fût. Pringle arriva à Londres vers la fin de l'été de 1781, pour ne plus quitter cette capitale. Ses forces s'affaiblirent rapidement, et il fut attaqué, le 14 janvier 1782, d'une paralysie à la suite de laquelle il mourut, veuf depuis de longues années de Charlotte Oliver, le 18 du même mois, à l'âge de soixante-quinze ans.

Ses restes reçurent les plus grands honneurs dans un pays où les services rendus à l'état ne restent jamais sans récompenses. Les détails de la vie de Pringle, minutieusement écrits, furent lus par tout le monde en Angleterre.

On attribue au docteur Georges Baker l'épithaphe suivante :

M. S.

*Viri egregii Johannis Pringle baronetti,  
 Quem exercitus britannicus  
 Celsissima Walliæ princepsa,  
 Regina serenissima,  
 Ipsius denique regis majestas,  
 Medicum sibi comprobavit  
 Experientissimum, sagacem, strenuum;  
 Quem studiis academicis florentem,  
 Edimburgenses olim sui  
 In cathedrâ disciplinæ eticæ dicatâ  
 Adhuc juvenem collocarunt  
 Quem postea, ætate ac scientiâ provectorum,  
 Primum per honorifico ornavit præmio;  
 Deindè ad summam apud se dignitatem evehit  
 Societas regia Londinensis.  
 Qualis fuerit medendi artifex,  
 Quali rerum comprehensione præditus,  
 Materiem suam multiplicem  
 Quam scienter explicuerit et illustraverit,  
 Scripta viri doctissimi testentur  
 Per Europam omnem disseminata  
 Nec foris minus quam domi nota.  
 Quâ autem fide et integritate fuerit,  
 Quam constans supremi numinis cultor,  
 Ji quibuscum vixit  
 Testes sunt  
 Excessit è vitâ, etc.*

L'éloge de Pringle fut prononcé dans la capitale de cette France qu'il avait aimée, et il le fut par Vicq-d'Azyr et Condorcet, que personne n'a encore fait oublier. Le premier analysa avec beaucoup de détails les travaux de Pringle, et les apprécia à leur juste valeur, au milieu de la Société royale de médecine. On remarquera toujours dans ce solide et brillant éloge les morceaux suivans :

« De toutes les conditions humaines aucune n'a plus besoin des secours de la médecine que celle du soldat. Ce que la fougue de la jeunesse, la rigueur des saisons, les qualités vicieuses des alimens et les blessures les plus meurtrières peuvent produire de maux est rassemblé sur sa tête. Le choix des vêtemens, du régime, d'une habitation convenable, suffit pour lui conserver toute sa vigueur, et par conséquent son courage, qui ne peut exister sans elle; car une armée ne doit point se traîner au combat, il faut qu'elle y vole, et son succès dépend de son impulsion, qui est toujours en raison de ses forces.

« Ces guerriers, qui ne craignent pas de périr les armes à la main, sont-ils menacés d'une mort obscure? Une contagion épidémique commence-t-elle à ravager leur camp, qui fera renaître cette sécurité sans laquelle le bras est mal affermi? Un médecin dont la réputation est fondée sur des succès, peut seul répandre ce calme salutaire. C'est alors que ses fonctions, toujours utiles et recommandables, prennent un caractère de noblesse et de grandeur. Tandis que l'on s'apprête au combat, il établit des hospices; il prépare des appareils contre tous les genres de blessures; lui seul remplit un ministère de paix et d'humanité. Tout lui retrace la dignité de ses devoirs. Il ne s'agit point de développer toutes les ressources de son art en faveur de ce riche fainéant qui demande à prolonger une inutile existence, ni de faire de grands efforts pour ajouter quelques momens à la durée de ces hommes qui veulent continuer d'être après avoir trop vécu. C'est la santé d'une armée entière, la richesse, l'élite de la nation, qui sont remises à sa prudence. Un seul de ses avis peut conserver des milliers d'hommes. Ses yeux sont toujours ouverts sur leurs besoins; rien n'échappe à sa pénétration, et c'est souvent dans les plus petits détails qu'il trouve l'origine des plus grands désordres. Tel a été M. Pringle pendant les campagnes de Flandre et d'Ecosse. »

« Les armées des anciens n'étaient pas exemptes de maladies désastreuses : il paraît même, suivant le rapport de Xénophon, de Plutarque, de Tite-Live et de Diodore de Sicile, qu'elles y ont fait, à différentes époques, de grands ravages; mais ces détails ne nous ont été transmis que par des historiens. Avant Langius, qui vivait dans le seizième siècle, aucun médecin n'avait écrit sur les maladies des armées,

Willius et Gloxin, vers la fin du dernier siècle, Kramer, Scrincius et Bruncker, dans le commencement du nôtre, avaient publié des ouvrages utiles sur le même sujet ; mais aucun ne l'avait traité avec la même étendue que M. Pringle, et nul ne ne l'avait fait avec le même succès. »

Condorcet, parlant devant l'Académie des sciences, prit un vol encore plus élevé, et s'attacha à faire ressortir avec plus de concision les applications d'une utilité générale et les améliorations sociales qui étaient l'idole de son cœur. Il termina de la sorte l'éloge de Pringle :

« On lui destine ( ce qui a effectivement eu lieu ) un mausolée à Westminster à côté du célèbre Hales, son ami, dont la vie a été employée, comme la sienne, à des études utiles, qui toutes avaient pour but la conservation des hommes. Si, dans ce temple consacré à la mémoire des hommes illustres, ceux qu'embrâse l'enthousiasme des sciences s'empressent à chercher de plus grands noms, et portent leur hommage à des génies d'un ordre supérieur, du moins les amis de l'humanité s'arrêteront avec attendrissement au pied de la tombe de deux savans modestes, vertueux, bienfaiteurs éclairés de leurs semblables. »

« Ainsi, dans les triomphes de Rome ancienne, tandis qu'une jeunesse ambitieuse contemplait avec avidité ces couronnes d'or, ces lauriers dont se paraient les conquérans des villes et les vainqueurs des chefs ennemis, les mères, les épouses arrêtaient leurs yeux mouillés de larmes sur ces guerriers plus modestes qu'une simple couronne de chêne annonçait à la patrie comme les conservateurs ou les libérateurs des citoyens. »

Pringle a laissé les ouvrages suivans :

*Dissertatio inauguralis de marcure senili.* Leyde, 1730, in-4°.

*Several accounts of the succes of the vitrum ceratum antimonii.*

Essais de médecine d'Edimbourg, V<sup>e</sup> volume.

*Observations on the nature and cure of hospital and goal fever, in a letter to D. Mead.* Londres, 1750 et 1755, in-8°.

*Experiences upon septic and antiseptic substances, with remarks relating to their use in theory of medicine.*

Ces expériences, communiquées d'abord à la Société royale de Londres, et insérées dans les Transactions philosophiques, volume de 1751, ont reparu avec des augmentations considérables dans un supplément à l'ouvrage suivant :

*Observations on the diseases of the army.* Londres, 1752, 1753, in-8° ; 1765, in-4° ; 1768, in-8°. C'est d'après cette édition, indiquée comme la sixième, et qui est la dernière publiée du vivant de l'auteur, que l'on a donné, en 1783 et 1810, Londres, in-8°, les dernières éditions anglaises qui nous sont connues.

Cet ouvrage, traduit en plusieurs langues, parut en français sous le titre suivant :

*Observations sur les maladies des armées dans les camps et dans les garnisons, avec des mémoires sur les substances septiques et antiseptiques.* Paris, 1755, 2 vol. in-12. - *Ibid.* 1771, même format, revu, corrigé et

augmenté sur la septième édition anglaise. Cette indication est inexacte, puisque la septième édition n'a paru qu'en 1783, ainsi que nous nous en sommes assurés.

Indépendamment de ce qui a été dit sur cet ouvrage dans le courant de l'article, il est utile de faire remarquer que Pringle a constaté l'indispensable nécessité de la libre circulation de l'air atmosphérique dans les hôpitaux, en observant constamment que les malades traités dans les habitations ayant de mauvaises portes et de mauvaises fenêtres, guérissaient plus promptement et sans récidives. L'auteur de cet article a vérifié ce fait très-positif, et s'en est pénétré au point de briser souvent les vitres des hôpitaux quand il ne pouvait obtenir qu'on y renouvelât l'air, par suite de l'indifférence ou des préjugés des infirmiers, toujours mal surveillés, chez nous, par leurs chefs immédiats.

*Joannis Davidis Michaelis, prof. ordin. philos. et Soc. reg. scientiarum Gættingensîs Collegæ, epistolæ, de LXX hebdomadibus Danielis, ad D. Joannem Pringle, baronettum : primò privatim missæ, nunc verò utriusque consensu publicè editæ. Londres, 1773, in-8°.*

Encore bien que Pringle n'ait jamais montré aucune dissidence pour la religion dominante dans son pays, il était devenu, d'après beaucoup d'études et de réflexions, unitaire rigide, et regardait à peu près du même œil toutes les communions chrétiennes, sans en adopter aucune dans son entier.

*Six discourses delivered by sir John Pringle, Bart. when president of the royal Society; on occasion of six annual assignments of sir Godfrey Copley's medal. To which is prefixed the life of the author by Andrew Kippis, D. D., etc. Londres, 1783, in-8°.*

Sir Alexandre Dick possédait une suite de lettres de Pringle, au nombre de quarante-sept. Elles offrent dans tout son jour l'excellence de son caractère, et montrent la chaleur et la constance de son amitié. Elles contiennent aussi plusieurs articles précieux de médecine et de physique.

R. DESGENETTES.